

## Biographie de Vincent Lebbe

Z

Claude Soetens, *La vie de Vincent Lebbe (1877-1940)*, dans *Histoire des Saints et de la sainteté chrétienne*, tome X, Édit. Hachette, 1988, p. 108-115

### Enfance

Z 1.1,1

Né à Gand [19.08.1877] où son père achevait ses études, Frédéric (qu'on appela Freddy et qui choisit à l'époque de sa confirmation le prénom de Vincent par admiration pour saint Vincent de Paul) est l'aîné des huit enfants qu'eurent Firmin Lebbe, futur avocat originaire de Poperinge (Flandre occidentale), et Louise Barrier, de nationalité anglaise et d'origine française. Firmin appartenait à une famille chrétienne de tendance libérale, qui témoignait autant d'une grande indépendance d'esprit que d'une profonde générosité.

À l'âge de 11 ans, Freddy découvre la vie de Jean-Gabriel Perboyre, missionnaire lazariste martyrisé en Chine en 1840, et prend sur l'heure la décision de suivre la même voie. Au moment où il termine ses études secondaires au collège d'Ypres, il monte une représentation dramatique sur le bienheureux Perboyre, dans laquelle il tient lui-même le rôle du martyr.

### Entrée chez les Lazaristes

Z 1.1,2

À 18 ans, le 06.11.1895, il entra comme novice chez les Lazaristes (Congrégation fondée par saint Vincent de Paul). Les cinq années d'études cléricales accomplies à Saint-Lazare (Paris), puis à Dax, sont marquées par une véritable passion pour la sainteté et la découverte de l'amitié (avec Antoine Cotta, étudiant lazariste d'origine égyptienne, de cinq ans son aîné, qui lui fit découvrir saint Paul) et l'attrait enthousiaste pour les études : en cette période de fermentation des idées modernes, le jeune clerc s'initie avec ardeur, au contact du Père Pouget, à l'exégèse historico-critique et profite des conseils du célèbre patrologue de l'abbaye de Maredsous, dom Germain Morin. Il écrit à son frère Adrien : « Je suis pour les critiques et les démocrates ».

La fougue qu'il met dans sa quête de la perfection porte préjudice à sa santé. En 10.1900, ses supérieurs l'envoient à Rome se détendre, tout en pensant que les capacités de ce brillant étudiant permettront ensuite d'en faire un bon professeur dans un séminaire d'Europe. De mission en Chine, il ne semble plus être question pour lui, jusqu'à ce jour de 12.1900 où le vicaire apostolique de Pékin, A. Favier,

qu'on croyait avoir été massacré par les Boxers, passe à la maison romaine des Lazaristes. Le jeune Lebbe, qui n'a pas, loin s'en faut, abandonné son projet missionnaire, supplie l'évêque de l'emmener en Chine. Il n'est pas sous-diacre, il souffre de violents maux de tête ; peu avant le départ, il devra s'aliter pendant dix jours. Cependant, évêque et supérieurs lazaristes donnent leur accord. Vincent va pouvoir réaliser l'idéal de son enfance.

## **Départ pour la Chine**

Z 1.1,3

Vincent Lebbe, encore séminariste, s'embarque le 10.02.1901, animé du désir de « faire aimer la France en même temps que Dieu ».

Mais la séparation d'avec les siens est un déchirement. Les nombreuses lettres qu'il écrira de Chine à sa famille le prouvent abondamment. Et, autre facette d'une sensibilité très vive, son goût pour la peinture et la musique le prédispose à acquérir des langues chinoises écrite et parlée une maîtrise qui, après une quinzaine d'années de séjour, sera jugée exceptionnelle par les plus fins lettrés.

## **Contexte à son arrivée en Chine**

Z 1.1,4

À cette époque, les missions catholiques en Chine jouissent du protectorat diplomatique de la France, qui, en les mettant à l'abri des exactions, leur assure une position privilégiée. En outre, les fortes indemnités réclamées suite aux massacres de missionnaires et de chrétiens perpétrés pendant la guerre des Boxers, et obtenues du gouvernement impérial, favorisent, en tout cas dans les villages de la Chine du Nord où oeuvrent les Lazaristes, une stratégie de baptêmes en masse dans laquelle les avantages matériels jouent un grand rôle.

Aux yeux de la population chinoise, qui vit toujours repliée sur elle-même, et surtout aux yeux de ses milieux dirigeants, un tel système renforce le caractère étranger du christianisme et marginalise ceux qui deviennent chrétiens. Déjà heurté aux escales par le mépris des Européens pour les autres peuples, Vincent Lebbe éprouve dès son arrivée en Chine le sentiment que, dans l'affaire des Boxers, « 99 pour cent des torts sont du côté des Européens » et que la situation fautive de l'Église fait des chrétiens chinois des « étrangers du dedans ». Il s'ouvre loyalement à son évêque, qui estime que ces impressions généreuses d'un jeune inexpérimenté s'atténueront avec le temps.

## **Ordination sacerdotale et premiers contacts avec la pastorale**

Z 1.1,5

Vincent Lebbe est ordonné prêtre le 28.10.1901.

Après quelques mois d'enseignement au séminaire de Pékin, le nouveau missionnaire passe quatre années, comme vicaire, puis comme curé, en divers endroits de la plaine du Nord : il s'adonne alors avec ardeur à l'apostolat selon ce qu'il appellera plus tard « la méthode de l'argent ». En 1906, sa nomination comme directeur de district (doyen) à Tientsin, le grand port du Nord et poste réputé ingrat dans lequel plus d'un s'était découragé, marque le point de départ des engagements décisifs. Alors que Mgr Jarlin, le nouveau vicaire apostolique de Pékin, lui prescrit de se cantonner dans les activités purement religieuses, Vincent Lebbe, lui, établit tout de suite le contact avec les autorités chinoises de la ville, s'initie aux usages mandchous et entame l'étude des classiques chinois. Avec une grande cordialité dans les relations, il cherche avant tout à ce que l'Église et les milieux dirigeants se connaissent, pour que la première ne reste pas « une applique sur un meuble ». Comme il l'écrira à la fin de sa vie, le messenger de l'Évangile doit « être le levain, donc dans la pâte ».

### **« La méthode de Tientsin »**

Z 1.1,6

Ce que le Père Lebbe appellera en 1918 « la méthode de Tientsin » comporte deux axes principaux :

1. La volonté de saisir non seulement les occasions de rencontre en vue d'un apostolat dans toutes les couches de la population, mais celles d'une collaboration désintéressée avec le milieu des notables les plus soucieux de progrès social et de cohésion nationale.
2. Le remplacement de la méthode de l'argent, qui aboutissait à un christianisme villageois somnolent où les défections étaient nombreuses, par l'éveil de communautés dont les membres devenaient les premiers apôtres du milieu à évangéliser. À côté des multiples relations personnelles que Vincent Lebbe noue dans la ville chinoise (Tientsin compte alors plusieurs concessions occupées par des nations européennes) et qui font de lui une personnalité très populaire, les deux moyens privilégiés d'approche de la société locale sont les salles de

conférences et la presse. En quelques années s'ouvrent huit salles, accessibles à tous, où le Père Lebbe, des chrétiens formés par lui et des personnalités en vue traitent sans interruption des questions religieuses et nationales.

Nous sommes à l'époque où l'Empire mandchou est renversé (1911). Malgré la proclamation de la république par Sun Yat-sen, le pouvoir est disloqué. La réunification du pays demandera une quinzaine d'années. En 1915, alors que la Chine n'est pas encore entrée dans le conflit mondial et subit le diktat des « vingt et une demandes » japonaises, le Père Lebbe organise un cycle de conférences sur le thème « Sauver la patrie », où il montre que l'Église est la seule force morale capable de régénérer la Chine et de lui permettre de prendre dans le monde la place qui lui revient. Éditées en brochure, ces conférences furent répandues à 30.000 exemplaires.

### **Parution du quotidien « I-che-pao »**

[Z 1.1,7](#)

En octobre de la même année commence à paraître le quotidien *I-che-pao* (*le Bien Public*), dont, dès le début, Vincent Lebbe confie la gestion à des laïcs chinois et qui devient en quelques mois le journal de loin le plus répandu de la Chine du Nord et le plus apprécié pour son souci de la justice et son impartialité. Après un an, le tirage de *I-che-pao* atteignait 20.000 exemplaires. À l'époque de la Seconde Guerre mondiale, où il disparut, le journal tirait à plus de 50.000.

### **Naissance de l'Action Catholique**

[Z 1.1,8](#)

Dès 1907, le problème de rendre plus dynamiques les communautés rurales du doyenné de Tientsin préoccupait le Père Lebbe. Ses contacts personnels avec des païens soucieux d'aider au progrès du peuple, puis l'arrivée d'un missionnaire autrichien qui organise dans la sous-préfecture du Yenshan (au sud de Tientsin) une Association pour la Propagation de la foi, constituent le point de départ d'une véritable Action Catholique. Celle-ci est établie à Tientsin en 1911 : c'est la première organisation du genre qu'ait connue la Chine.

Trois ans plus tard, se réunit dans la ville le premier congrès élargi de l'Action Catholique, auquel participent des représentants de plusieurs régions, notamment ceux de Shanghai, avec à leur tête l'homme d'œuvres Joseph Lo Pa-hong, qui développera le mouvement par la suite.

Des Chinois, prêtres et laïcs, plusieurs missionnaires aussi animent le mouvement apostolique de Tientsin. À la faveur de celui-ci, des notables locaux découvrent le vrai sens de la « religion étrangère » et, sans toujours se convertir pour autant, contribuent largement à l'essor du mouvement. Sa visée fondamentale consiste à provoquer la rencontre entre les meilleures aspirations sociales, spirituelles et nationales et le dynamisme vécu du message évangélique proposé comme fondement de la nouvelle société chinoise en gestation. Il découlait de cette perspective que l'Église en Chine ne pouvait être que pleinement chinoise.

### **Conviction : nécessité d'une hiérarchie catholique chinoise**

Z 1.1,9

En 1907 était paru l'ouvrage du chanoine français Léon Joly, *Le Christianisme et l'Extrême-Orient*, qui était une analyse critique de l'histoire missionnaire. La lecture du livre inspire dès 1908 à Vincent Lebbe la double conviction que la constitution d'un épiscopat chinois, objectif constamment différé depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, ne pouvait plus souffrir de nouveaux délais et que, pour le réaliser, le Saint-Siège devait se faire représenter en Chine d'une manière directe, sans l'intermédiaire du protectorat de la France.

Monseigneur Jarlin, en véritable apôtre, admirait le mouvement de Tientsin. Mais l'activité ardente et multiforme de son missionnaire lui inspirait bien des craintes : créer des écoles pour élever le niveau des chrétiens chinois, comme Vincent Lebbe le souhaitait depuis 1905, n'était-ce pas jouer un rôle social et culturel qui ne concernait pas l'Église et distraire des ressources jugées indispensables à l'évangélisation de masse qui se montrait si prometteuse ? Prendre l'initiative d'une presse catholique comme le Père Lebbe le faisait depuis 1912, alors que son premier hebdomadaire rayonnait au-delà du territoire lazariste et allait inévitablement s'engager sur le terrain politique, n'était-ce pas compromettre les missions ? Et surtout la prise en main de la cause chinoise dont Lei Ming-yuan (« le tonnerre qui chante au loin » ; c'est désormais le nom chinois de Vincent Lebbe) se faisait le protagoniste inconditionnel, n'allait-elle pas indisposer la diplomatie française qui représentait, aux yeux du prélat, le soutien le plus sûr des missions ?

En 1912, la région de Tientsin devient vicariat apostolique, et le nouvel évêque, Mgr Dumond, choisit le Père Lebbe comme vicaire général. Reconnaisant que le mérite du mouvement déclenché dans sa circonscription revient à l'ancien directeur du district, le prélat laisse d'abord à celui-ci les coudées franches.

## **Incident de « Lao-si-k'ai »**

Z 1.1,10

Mais quatre ans plus tard, en 1916, un incident opposant gravement les intérêts chinois et français vient tout remettre en question. Les autorités de la concession française de Tientsin voient dans l'établissement de l'évêché sur un terrain voisin, pourtant acheté comme chinois, l'occasion rêvée d'étendre leur domaine et, partant, l'influence de leur pays, en annexant le quartier de la future cathédrale. En contrepartie les missionnaires seraient exempts d'impôt. La municipalité chinoise proteste. La ville s'agite.

Pour tenter de ramener la paix, le Père Lebbe écrit au ministre de France à Pékin pour demander que, jouant en Chine comme dans la guerre en Europe son rôle de protectrice du droit et des faibles, la République respecte l'équité. L'ambassadeur réagit en adressant une lettre menaçante à Mgr Dumond, qui, à son tour, impose le silence au Père Lebbe. Assailli de questions par ses amis, celui-ci défend le point de vue chinois. Il devient bientôt le symbole de l'opposition à la France : aussi demante-t-il à son évêque de l'écarter provisoirement de Tientsin. L'évêque et le visiteur lazariste saisissent l'occasion ; et le provisoire deviendra définitif. Le 24.06.1916, Vincent Lebbe quitte sa ville. Pour l'autorité ecclésiastique, il y demeurera indésirable jusqu'à la fin de sa vie, même quand, en 1927, il obtiendra la naturalisation chinoise au titre de citoyen de Tientsin.

Plusieurs prêtres chinois et européens, animateurs du mouvement de Tientsin, sont déplacés. Les autorités religieuses locales ne réussissent pourtant pas à imposer la « normalisation », car Antoine Cotta, l'ami de jeunesse de Vincent Lebbe, arrivé en Chine du Nord en 1906, refuse de s'incliner devant le fait accompli. C'est lui qui, en écrivant le premier aux supérieurs lazaristes de Paris, puis à la Propagande à Rome, non seulement fit ressortir l'injustice de la situation et le grave dommage que celle-ci pouvait causer à l'évangélisation sur place, mais souleva surtout le problème plus vaste et délicat d'une Église vraiment chinoise par ses cadres ecclésiastiques et, surtout, dans sa mentalité et ses méthodes d'action. Le mémoire qu'Antoine Cotta adresse à Rome en 02.1917 va constituer une source déterminante pour la rédaction de la grande encyclique missionnaire *Maximum illud*, du 30.11.1919.

## **Épreuve : départ de Tientsin**

Z 1.1,11

Quant à Vincent Lebbe, après quelques semaines de séjour dans un vicariat voisin de Tientsin, il est envoyé dans le poste le plus reculé de son propre diocèse. Il accepte la mesure, qui, malgré la douleur intime causée par l'interruption d'un

mouvement riche de promesses et déjà de beaux fruits, ne l'empêche pas de répondre avec un coeur débordant d'amour aux appels de son peuple d'adoption et de susciter, partout où il passe, des responsables en vue de l'évangélisation.

En 03.1917, le drame est consommé. Le Père Lebbe est envoyé en Chine du Sud, et son ami Cotta, en Amérique du Sud. Pendant que celui-ci refuse de quitter Tientsin avant que Rome n'ait fait connaître son verdict, Vincent Lebbe arrive au Tchekiang. Pour lui qui se veut tout à tous, mais qui va avoir 40 ans, une nouvelle initiation commence: à un peuple et à des usages inconnus de lui, à une langue surtout qui diffère de celle de la Chine du Nord plus que l'espagnol du français. Il ne se passe cependant pas trois mois, que son nouvel évêque, Mgr Reynaud, vicaire apostolique de Ningpo, le nomme directeur du district de Shaohing. Dans ce grand centre, dans ce Tchekiang qui fut une des bases principales de l'implantation française au XIXème siècle et où le protectorat missionnaire se fait particulièrement sentir, le Père Lebbe perçoit plus que jamais l'importance de la question nationale, d'autant que la Chine, affaiblie par les divisions politiques, est placée à ce moment devant le dilemme d'un engagement dans le conflit mondial. Quand le pays se range du côté des Alliés (08.1917), le missionnaire mécontente son supérieur lazariste en organisant une cérémonie avec sermon patriotique.

### **« L'humble requête du Père Lebbe »**

[Z 1.1,12](#)

Si, pour sa part, l'évêque le couvre en cette circonstance, Mgr Reynaud laisse sans réponse la lettre que le Père Lebbe lui adresse le 18.09.1917 – en réponse à une « Note sur la mentalité du vicariat de Ningpo » – et dans laquelle il expose longuement, en une « humble requête que je voudrais écrire avec mon sang », ce qui constitue son combat sur quelques points essentiels: la nécessité de reconnaître et d'encourager le patriotisme chinois, l'urgence de remplacer les « colonies spirituelles » que sont les territoires administrés par des congrégations étrangères par des « Églises vivantes » confiées à un épiscopat chinois, la nécessité découlant des deux premières de se détacher du protectorat, qui représente « un obstacle à l'entrée d'une élite dans le giron de l'Église ».

Entre-temps, Vincent Lebbe entre en correspondance avec son ami Mgr Vanneufville, délégué à Rome du journal La Croix, qui transmet ses rapports aux autorités de la Propagande. Ces instances, jointes aux indications fournies à Rome par quelques évêques plus lucides et par le Père Cotta, puis l'échec en 07.1918-08.1918 du projet de nonciature à Pékin causé par le veto français, provoquent l'intervention décisive du Saint-Siège: visite apostolique des missions

de Chine en 1919-1920, encyclique *Maximum illud*, charte libératrice des missions contemporaines, et, trois ans plus tard, envoi d'un délégué apostolique qui organisera le premier synode de l'Église de Chine en 1924.

## **Aumônier des étudiants chinois d'Europe**

**Z 1.1,13**

Mais les Pères Lebbe et Cotta sont sacrifiés: à trois mois d'intervalle, ils doivent quitter la Chine. Le premier est chargé par le visiteur apostolique, Mgr de Guébriant, d'entamer un apostolat parmi les étudiants chinois d'Europe. Convaincu de longue date de la partie décisive qui se joue dans ce milieu déjà gagné en France à l'anticléricalisme, bientôt au communisme, le Père Lebbe a accepté, par obéissance, cette mission qui lui fait espérer de pouvoir en même temps s'expliquer à Rome.

D'avril 1920 à 02.1927, il va se donner jusqu'à l'extrême limite de ses forces à plusieurs centaines d'étudiants, pour lesquels il trouve écoles, logements, subsistance, en suscitant en leur faveur, notamment à Paris, Lyon, Lille, Liège, Verviers et Louvain, et aussi en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas et en Angleterre, un vaste mouvement de sympathie. Une élite chrétienne chinoise se prépare là, petit troupeau sans doute face au grand nombre animé de tendances xénophobes et antireligieuses, mais qui, dès 1922, se structure dans une Association de la Jeunesse catholique chinoise, et auquel Vincent Lebbe veille à assurer, pour le moment du retour en Chine, la persévérance religieuse et des débouchés professionnels: plusieurs de ses anciens étudiants d'Europe deviendront dans leur pays des personnalités influentes. Pour lui, le slogan du temps: « La Chine aux Chinois », qu'il fait sien, se complète par « et les Chinois au Christ ».

## **Les six premiers évêques chinois**

**Z 1.1,14**

Grâce au cardinal Mercier, archevêque de Malines, Vincent Lebbe est reçu à Rome, en 12.1921, par le préfet de la Propagande, à qui il donne les noms de plusieurs prêtres chinois dignes de l'épiscopat, puis par le pape Benoît XV, qui le félicite et l'encourage. Le témoignage d'obéissance que Vincent Lebbe a donné au milieu des plus rudes épreuves et l'action menée rondement en Chine par le délégué apostolique C. Costantini décident Rome à ne plus surseoir. Trois des quatre prêtres cités par le Père Lebbe au cardinal-préfet vont devenir évêques.

Pie XI ordonne lui-même les six premiers évêques chinois à la basilique Saint-Pierre de Rome, le 28.10.1926, en présence de celui qui a combattu sans faillir pour voir ce jour, qui est aussi celui de ses 25 années de sacerdoce.

## **La Société des Auxiliaires des Missions (S.A.M.)**

[Z 1.1,15](#)

Avec l'appui des nouveaux évêques et de l'approbation romaine, Vincent Lebbe et son ami verviétois, l'abbé A. Boland, qui en ont déjà posé les bases précédemment, organisent un groupe de prêtres séculiers prêts à servir exclusivement sous la juridiction d'évêques chinois : c'est l'embryon de la future Société des Auxiliaires des Missions (S.A.M.).

## **Retour en Chine. Fondation des Petits Frères et des Petites Soeurs**

[Z 1.1,16](#)

Devenu Chinois pour de bon, Lei Ming-yuan se retrouve en 1927 dans la préfecture apostolique de Mgr Souen, située dans la campagne au sud de Pékin. Son retour au pays provoque dans certains milieux missionnaires une campagne d'opposition qui se prolongera longtemps.

Les autorités lazaristes, quant à elles, lui interdisent le séjour à Pékin. Il y vient cependant, avec l'autorisation du délégué apostolique, pour les affaires de son diocèse et pour d'autres d'intérêt général : notamment, Mgr Costantini le nomme aumônier général de l'Association catholique universitaire. Il se rend aussi à Tientsin pour réorganiser son journal. Mais surtout, il reprend l'évangélisation des masses paysannes du début de sa vie missionnaire, d'abord selon la méthode de l'Action Catholique des années 1910, puis en fondant en 1928 une congrégation de moines-apôtres, les Petits Frères de Saint-Jean-Baptiste, à laquelle s'ajoute bientôt celle des Petites Soeurs de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Aux Frères et aux Soeurs, qu'il organise en vraies familles et qui sont appelés d'abord à jouer le rôle d'auxiliaires de l'apostolat diocésain, le fondateur donne, comme aux prêtres de la S.A.M., une spiritualité très exigeante faite de renoncement, d'austérité et de charité dans la joie. Saint Jean Baptiste a été choisi comme patron des Frères car, de même qu'il avait ouvert la voie à Jésus, il doit faire d'eux les précurseurs du Christ pour la Chine nouvelle.

De fait, au gré des années et de l'augmentation des effectifs – Soeurs et Frères sont ensemble au nombre de 200 en 1933 – , Vincent Lebbe voit de plus en plus

en eux les agents spirituels de la libération du peuple et du renouveau national que le président Tchang Kai-shek entame à la même époque pour l'ensemble de la Chine. Par les retraites qu'il y prêche, l'Action Catholique et les monastères de Petits Frères qu'il y fonde, son rayonnement s'exerce aussi dans d'autres diocèses chinois du nord du pays.

## **Au service de la nation en guerre**

Z 1.1,17

Lors de l'invasion de la Mandchourie par les troupes japonaises en 1931, Frère Vincent Lei mène à Ankwo, centre de son diocèse et de ses monastères, une campagne d'éveil patriotique qui, par ailleurs, ouvre la voie à l'apostolat dans cette ville. Il rédige aussi la lettre collective que les seize évêques chinois adressent à la commission d'enquête envoyée par la Société des Nations. Deux ans plus tard, quand les Japonais pénètrent au Jehol, il se met à la disposition de l'armée chinoise avec 20 de ses Frères et 240 brancardiers formés à la hâte. C'est aussi en 1933 qu'il quitte la Société des Lazaristes et devient officiellement le premier supérieur des Petits Frères.

Le service patriotique totalement désintéressé de ce moment n'est que le prélude à l'engagement ultime, dans la guerre sino-japonaise, déclarée en 07.1937, qui va faire de Vincent Lei un héros national. Après avoir rédigé deux testaments spirituels à l'intention des Petits Frères et des Petites Soeurs, le fondateur quitte définitivement Ankwo le 24.09.1937. Quelques dizaines de Frères et plus de 200 secouristes recrutés sur place, notamment des chrétiens, l'accompagnent. Sous sa direction, ils vont prêter main-forte au service sanitaire de la 12ème division du IIIème corps d'armée.

À partir d'10.1937, celui-ci mène des combats acharnés pour empêcher, mais en vain, l'invasion du Shansi par les armées japonaises. À son arrivée en Chine, le Père Lebbe a connu les derniers soubresauts de la guerre des Boxers. Il écrivait en 1901 qu'il était « absolument décidé à ne jamais défendre [sa] *propre* vie » ; et le témoignage des martyrs de cette guerre l'avait profondément édifié. Le maître mot de Lei Ming-yuan dans la guerre sino-japonaise est : « Vivre et mourir avec les blessés. » Sous sa responsabilité, 20.000 de ceux-ci seront évacués.

## **Don de soi total**

Z 1.1,18

Refusant tout prosélytisme de mauvais aloi, il vit, dans le mépris complet de sa sécurité et de sa santé, un don total de soi qui fait tache d'huile, éveille des

dévouements multiples et héroïques et mène un grand nombre à trouver le Christ. Le général Tang Hwai-yuan en fait le « père » de sa division. Continuant à mener au front la vie monastique avec ses frères, amenant les populations paysannes, jusque-là étrangères à tout engagement patriotique, à collaborer avec l'armée, luttant contre toutes les formes de défaitisme, organisant l'aide aux réfugiés, Vincent Lei et les siens apparaissent bientôt, au dire du commandant en chef de la III<sup>ème</sup> armée, comme les « colonnes spirituelles » de la patrie. S'étant jeté, comme en 1916, dans un combat où, pour lui, le bon droit de la Chine ne fait pas de doute, Vincent Lebbe souffre beaucoup de la neutralité que le Saint-Siège, sous la pression japonaise, prescrit aux missions de Chine, d'autant plus que certaines de ces missions ne cachent pas leur sympathie pour l'envahisseur.

De son côté, le généralissime Tchang Kai-shek pense confier à ce petit homme qui mène la lutte avec tant d'énergie et d'abnégation, des fonctions de nature à accroître son rayonnement. En 09.1938, le président le charge de fonder et de diriger le « Tu-tao t'wan » ou « troupe pour guider » : il s'agit d'un corps auxiliaire destiné à susciter la conscience patriotique parmi le peuple des zones de combat en Chine du Nord.

Après une tournée au Szechwan et dans le Shansi, où il recrute des volontaires, en faisant jusqu'à dix conférences par jour, et après avoir réorganisé l'*I-che-pao* à partir de Chungking, Vincent Lei rejoint le Shansi, où son groupe met sur pied une série de services sociaux (scolaire, sanitaire, culturel et de secours) au profit des villages désormais mobilisés pour la résistance nationale.

Pour organiser cette action derrière les lignes japonaises, il se rend à l'automne 1939 dans le sud du Hopei. Mais les communistes qui, jusqu'à ce moment, avaient uni leurs forces à celles de la Chine nationaliste, au point qu'une collaboration assez étroite entre eux et le groupe du Père Lebbe s'était instaurée au début de l'année précédente, entendent maintenant mener seuls et à leur manière la lutte populaire en Chine du Nord. Dans ses conférences, le Père Lebbe commence à stigmatiser durement leurs méthodes d'action. Le 09.03.1940, il est fait prisonnier par les Palous (armée communiste) avec quelques Frères et plusieurs membres de son organisation ; il le restera jusqu'au 17.04.1940. Déjà très atteint dans sa santé, il doit subir l'épreuve morale des séances de rééducation, avant que Tchang Kai-shek n'obtienne sa libération sous la menace d'une intervention armée. D'abord soigné à Loyang, Vincent Lebbe est transporté à Chungking, la capitale de guerre, où il meurt le 24.06.1940, en la fête de saint Jean Baptiste, patron des Petits Frères, celle aussi du bienheureux Perboyre, qui lui avait inspiré le désir d'être missionnaire en Chine et de donner sa vie pour le peuple chinois.